

24 images

24 iMAGES

La force du destin

The New World de Terrence Malick

Marcel Jean

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25483ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (2006). Review of [La force du destin / *The New World* de Terrence Malick]. *24 images*, (126), 53–53.



Un film qui semble tout droit sorti des songes d'une divinité.

Quel est donc ce nouveau monde que nous montre Terrence Malick? Certainement pas l'Amérique, habitée depuis des millénaires lorsque les colons venus fonder Jamestown y accostent, en 1607. Ce monde, c'est peut-être celui qui s'ouvre à Pocahontas (Q'Orianka Kilcher), ou encore tout simplement celui qui émerge de la terrible collision entre une petite troupe d'Européens déracinés et une terre immense, occupée par des hommes et des femmes qui y vivent en une sublime communion.

Daniel Canty, dans le numéro 125 de *24 images*, rappelait que Malick a écrit, il y a de cela plusieurs années, un scénario jugé « infilmable » intitulé *Q*, « où une divinité endormie dans les eaux antédiluviennes rêve d'une guerre à venir ». *The New World*, comme *The Thin Red Line* avant lui, semble tout droit sorti des songes de cette divinité. Alors que se font entendre les premières notes de *L'or du Rhin* de Wagner et que vibre une nature dense et sensuelle, les voiles des bateaux transportant les colons semblent se matérialiser de manière soudaine, magique. Cette surprenante image vient briser la quiétude immémoriale d'un horizon dont le sens s'en trouve transformé à jamais. Le regard incrédule des Powhatans ajoute alors à l'aspect surnaturel de cette scène troublante, naissance d'un monde et mort d'un autre, moment de passage fragile dont aucun des acteurs y prenant part ne soupçonne les terrifiantes conséquences.


The New World est l'œuvre d'un grand auteur en ce qu'elle porte sa signature dans chaque plan, dans cette précision ethnographique qui donne une véritable épaisseur aux images, dans cette construction elliptique, ce montage défiant la chronologie, dans ce si caractéristique recours à de multiples voix intérieures, dans cette écriture distancée et lyrique à la fois. Malick est là, indemne, intègre, obsédé par les mêmes questions : Pourquoi y a-t-il du mal sur la terre? Quel est le sens de toute cette agitation? Malick fouille l'âme humaine, observe la complexité de Pocahontas, sa curiosité et sa vivacité, sa fidélité qui paradoxalement la poussera à trahir, son aptitude à aimer autant qu'à souffrir.

Si le film, dans toute sa splendeur visuelle, dans l'ampleur étourdissante de sa mise en scène, n'a toutefois pas la force des opus précédents de Malick, c'est que l'histoire de Pocahontas – de sa rencontre avec le capitaine John Smith (Colin Farrell) à son union avec le cultivateur de tabac John Rolfe (Christian Bale) – se prête difficilement au refus du cinéaste de céder à la sacro-sainte progression dramatique. Présenté de manière discontinue, ce récit est inconfortablement campé entre la fresque et la destinée individuelle. *The New World* est donc un grand film, mais un grand film malade, handicapé par une distribution inégale (Colin Farrell, tout en surface, est malheureusement inadéquat) et par l'opacité générée par ce contraste entre l'histoire de Pocahontas et le regard englobant de Malick.

La force du destin

par Marcel Jean

Si le projet dégage une réelle grandeur, si l'ambition de l'artiste d'exception qui en est aux commandes nous procure d'authentiques moments de vertige (en particulier lors des scènes situées chez les Powhatans), *The New World* n'atteint jamais la beauté cristalline de *Days of Heaven*. Et s'il faut saluer ce pur geste de cinéma dans l'atmosphère raréfiée de la production hollywoodienne, on ne peut que regretter que sa puissance soit diluée dans quelques relents romanesques. C'est que le caractère introspectif du cinéma de Malick – l'aventure intérieure à laquelle il convie le spectateur – repose sur une fine distanciation qui permet de créer le décalage sur lequel se fonde la singularité de l'expérience. Or, Malick peine ici clairement à préserver cette distance, l'anecdote s'imposant tout à coup pour briser la toile méditative si patiemment tissée. Je pense notamment aux scènes qui suivent le retour de John Smith dans la colonie, après son séjour chez les Powhatans. *The New World* tend alors à devenir un film historique de plus, quoique conçu avec davantage de soins et certes mieux tourné.

De Terrence Malick on ne voudrait rien renier, d'où la déception qui accompagne la mort annoncée de Pocahontas. *The New World* s'achève de manière presque triviale, en panne d'élévation. C'est la marque d'un film dont l'envolée spirituelle est épisodique. Restent les moments de grâce, qui nous hanteront longtemps. 

1. Daniel Canty, « Les pastorales iconoclastes de Terrence Malick », *24 images*, n° 125, décembre 2005-janvier 2006, p. 8-9.

États-Unis, 2005. Ré. etscé. : Terrence Malick. Ph. : Emmanuel Lubezki. Mont. : Richard Chew. Int. : Q'Orianka Kilcher, Colin Farrell, Christian Bale, Christopher Plummer, David Thewlis, Ben Chaplin, August Schellenberg, Raoul Trujillo. 135 minutes. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.